

sonorité nourrie, corsée et un peu cuirée.

Henri Herz dit dans sa méthode :

“ Il est passé, le temps où l'on défendait de mettre le pouce et le cinquième doigt sur les touches noires.”

Malheureusement cette règle n'est que trop mise en pratique et beaucoup de professeurs la font encore observer.

Dans la Sonate pathétique et dans presque toutes les œuvres de Beethoven, nous trouvons l'emploi du pouce sur les touches noires. Ce doigt, employé avec substitution du deuxième doigt ou d'un autre, donne à la note une force, une netteté que l'on n'obtient avec aucun autre doigt, il imite presque la pédale de l'orgue et donne à la main toute sa liberté pour continuer à jouer. Le deuxième doigt a une sonorité douce semblable à celle du violoncelle ; Liszt l'employa toujours dans ses effets poétiques et surtout dans la musique de Schubert ; Chopin en fit aussi un usage très grand. O'est surtout pour terminer une phrase que je conseille l'emploi du deuxième doigt.

Le troisième doigt lui ressemble beaucoup par la place qu'il occupe dans la main. On l'emploie en même temps que le pouce pour obtenir un effet très puissant, pour faire une attaque *marziale* ; par ce moyen on donne à la note un effet particulier, mais on ne peut l'employer que rarement et surtout dans les notes graves ou le médium du piano.

Avec le quatrième doigt on obtient l'effet d'un alto en sourdine ; c'est le plus faible des cinq, mais le plus expressif. C'est lui qui parle à l'âme, et il n'existe pas de plainte plus touchante que le son de ce doigt glissant d'une touche noire sur une touche blanche en accentuant la première.

Le cinquième doigt nous donne une sonorité tantôt faible, tantôt forte. Ch. Hess en parle ainsi : “ Combiné avec le quatrième doigt, il est timide ; avec le troisième, il hausse la voix ; uni au pouce, il s'enhardit et devient strident comme une petite flèche.”

En décomposant ainsi l'étude du doigté, on en arrive à conclure qu'il doit être basé sur le système de *sonorité* et non sur une *égalité* bien difficile à obtenir. C'est ainsi que Chopin règle son doigté sur l'*expression* et le style, tandis que Kalkbrenner le base sur l'*égalité* des doigts.

WANG-LANCIERS

La musique de Woolson Morse, est toujours gaie, sans être vulgaire. Le lancier que nous donnons aujourd'hui est tiré de Wang, opéra bouffe très-amusant qui a été joué dernièrement à l'Académie de musique. On vous a

déjà assez parlé de Wang dans tous les journaux, vous connaissez donc maintenant les aventures du Régent avec la sémillante veuve Frimousse. Ce lancier est dansé au second acte et est joli de bout à bout ; on ne joue que cela ce temps-ci dans tous les salons de New York.

Dans le prochain numéro nous vous donnerons une grande fantaisie de concert et une jolie romance.

JEAN.

COSTUMES D'ETE.

10. Toilette en soie à double jupe garnie d'une petite ruche de même étoffe. Le corsage est ravissant comme forme.

Il ouvre sur une chemisette en tissu assorti. Derrière, le corsage de la robe est légèrement froncé jusqu'au collet tandis que le devant de la chemisette descend jusqu'à la taille.

Les manches touffantes s'arrêtant aux coudes sont terminées par un haut poignet ajusté.

20. Nous donnons ensuite une robe très simple d'une forme charmante. Elle se fera dans tous les tissus aussi bien de soie, de laine, que de coton.

Nous appelons l'attention sur les manches, qui sont d'une forme ravissante. Ce modèle sera bien joli pour une jeune personne ou une jeune fille.

30. Robe avec jupe cloche en peau de soie violette de Parme, garnie de broderie dorée. Manches et chemisette en soie blanche.

40. Robe de réception en soie mauve garnie d'un volant de dentelle blanche et de petits rubans de velours vert brodés d'or.

L'empiècement est en dentelle blanche sur velours vert brodé de perles. Les manches et le gros pli Wattau dans le dos sont aussi en dentelle blanche.

SOEUR ARCHANGELE

NOUVELLE.

I

“ Dieu même ne peut rien sur le temps écoulé ! ” mais la pensée a la puissance de faire revivre facticement dans le souvenir du passé, et la novice, en fermant les yeux, retrouvait les sensations de ces heures inoubliables qui avaient sonné trois mois plus tôt et pendant lesquelles sa vie entière s'était donnée

Tout le drame intime de son cœur apparaissait devant elle dans toute la netteté de ses détails, et sœur Archangele s'attendrissait en songeant à ce temps si proche dont d'irréremédiables événements l'avaient séparée.

II

Par une belle matinée d'été, deux jeunes filles se promenaient lentement sous le couvert d'une longue allée.

C'était dans un de ces jolis chemins creux comme il n'en existe qu'en Normandie, où la hauteur des herbes folles et vivaces atteint des proportions uniques. A chaque pas disparaissaient de clairs ruisseaux à peine entrevus et dont on ne soupçonnait la présence que par un léger clapotis.

Chaque côté était bordé d'un talus sur lequel de vieux pommiers tordus étaient plantés, ombrageant le sentier, formant un fouillis de branches en fleurs.

Cà et là quelques lumineuses taches de soleil traversaient les feuillages et tombaient en pluie d'or sur les haies, découpant dans une auréole de clarté de surperbes bouillons blancs ou des massifs d'églantiers.

Le grand attrait de cette solitude si fraîche était surtout la vue de la mer, dont la ligne horizontale coupait le fond du chemin à la hauteur du regard, apparaissant à travers les pommiers ses bateaux de pêche à voiles blanches et ses remorqueurs fumeux se dirigeant vers le Havre.

Dans ce jour affaibli et verdâtre, deux jeunes filles se promenaient lentement en longeant la lisière du parc de Blumfleur à Villerville.

Le château de Blumfleur appartenait à M. Desgranges, un riche banquier retiré des affaires qui venait chaque année y passer six mois de repos avec sa fille Suzanne et une autre jeune fille, adoptée avant la naissance de Suzanne.

Elles s'en allaient toux deux un peu nonchalantes, lassées par le grand air peut-être, ou par leurs rêves d'avenir, ces rêves qui inquiètent les fillettes et où elles évoquent des infinis inconnus. Elles étaient toutes deux en robes roses, légères et transparentes.

Suzanne Desgranges, une délicieuse blonde de dix-sept ans, petite, vive et mignonne, s'appuyait calmement au bras de sa compagne, elle ne parlait pas et, par un étrange contraste, son doux visage enfantin semblait sombre et soucieux.

— Pourquoi m'as-tu emmenée si loin de la maison ? demanda Juliette, l'aînée des deux jeunes filles, une brune pâle et grande dont les yeux d'un bleu mauve étaient pleins de mélancolie et de mystère.

— J'ai à te faire des confidences graves, ma bonne chérie, et j'ai voulu être bien certaine que nous ne serions ni entendues ni dérangées.

— Ton air pensif me fait peur, est-ce que tu aurais une peine ?

(A suivre.)